

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[CollectionBoite_051 | La Volonté de savoir.CollectionBoite_051-4-chem | 8-9. Onanisme. Histoire de Guillaume Item\[Onan ou le tombeau du mont-cindre - suite\]](#)

[Onan ou le tombeau du mont-cindre - suite]

Auteur : Foucault, Michel

Présentation de la fiche

Coteb051_f0251

SourceBoite_051-4-chem | 8-9. Onanisme. Histoire de Guillaume

LangueFrançais

TypeFicheLecture

RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Droits

- Image : Avec l'autorisation des ayants droit de Michel Foucault. Tous droits réservés pour la réutilisation des images.
- Notice : équipe FFL ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par [équipe FFL](#) Notice créée le 19/03/2021 Dernière modification le 23/04/2021

- » Je n'en ai qu'au mépris; il doit couvrir ma cendre.
 » Vous voulez un aven !... Frémissez de m'entendre...
 » Ouvrez-moi votre sein... Cachez-moi votre effroi...
 » Onan fut moins coupable et moins honteux que moi !...
 » Eh bien, pourrai-je encor vous appeler mon père ?
 » — Oui, tu le peux, mon fils, et ta douleur amère
 » D'un noble repentir est le gage assuré ;
 » Le tort dont on rougit est presque réparé :
 » La volonté peut tout sur celui que tu pleures ;

diction retentiront longtemps autour de lui, et deviendront son premier supplice.

« L'impudicité qui veut tout corrompre, dit Bossuet, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne. Ainsi le crime devient notre peine. Voilà le juste supplice, un homme tout pénétré, tout environné de ses crimes. » (*Génie de Bossuet*, p. 253.)

On ne peut lire sans effroi ce que le fameux Gerson, chancelier de l'université de Paris, raconte d'un jeune écolier de condition. Ce jeune homme, qui jusqu'alors avait eu de la vertu, eut le malheur de faire connaissance avec un autre écolier qui le perdit, et qui lui apprit le mal. Les conseils, les saintes exhortations, la crainte du châtiment, l'épreuve de ses propres souffrances, rien ne le corrigea. Une nuit, ce jeune homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une manière si horrible, qu'un grand nombre de personnes accoururent auprès de lui. On l'interroge, il ne répond rien; on le presse, il se tait; mais il recommençait toujours ses horribles cris. Enfin, se tournant du côté des assistants, et les regardant avec des yeux égarés, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant : « Malheur à celui qui m'a perdu ! » Et il mourut désespéré, en présence des spectateurs épouvantés. (Voy. la *Morale en exemples*, par M. Béranger, t. I, p. 148.)

- » Et le temps, dans son sein, conserve encor des heures
 » Que réclament pour toi le bonheur et la paix.
 » Tu ne connaissais pas l'abîme où tu tombais.
 » Hélas ! il est affreux, et la bouche d'un père
 » Refuse de conter cet horrible mystère ;
 » Mais tu dois le connaître, et je veux aujourd'hui
 » Voir l'ermite sacré, te conduire vers lui :
 » Ministre du Seigneur, il bénit ta naissance,
 » Et sa voix dans ton cœur appela l'innocence.
 » Ce premier des trésors, tu l'as mal défendu ;
 » Mais si son calme heureux ne t'est jamais rendu,
 » Tu peux reprendre encor l'estime de toi-même,
 » Tu peux vivre, du moins... Viens, le père qui t'aime,
 » Au pied de nos autels offrant ton repentir,
 » Va demander ta grâce et pourra l'obtenir. »

Au sommet du Mont-Cindre, un antique ermitage
 Était depuis longtemps la retraite d'un sage
 Qui, du sein de l'Église, avait dans ce beau lieu
 Transporté les autels et le culte de Dieu.
 Par lui l'encens fumait sur la montagne sainte,
 Et la religion en bénissait l'enceinte.
 Quand il priait, l'airain, fidèle à son devoir,
 L'annonçait au matin, ou l'apprenait au soir :
 Et quand, du haut du mont jetant au loin la vue,
 Il admirait des champs la superbe étendue,
 Cette Saône tranquille et ses bords enchantés,
 Et ces vallons si beaux, par Corval habités,
 Il paraissait un dieu prêt à se faire entendre ;
 Et du haut de ce mont la paix semblait descendre.
 Ce fut vers ce vieillard favorisé des cieux
 Que Corval conduisit son enfant malheureux,

